

- LYND R. S. et LYND H. M. (1937), *Middletown in Transition : a Study in Cultural Conflicts*, New York, Harcourt, Brace and Company.
- PICKVANCE C. (1986), « Comparative urban analysis and assumptions about causality », *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 10, p. 162-184.
- PINSON G. (2005), « Le projet urbain comme instrument d'action publique », in LASCOUMES P. et LE GALÈS P. (dir.), *Gouverner par les instruments*, Paris, Presses de Sciences Po.
- PISELLI F. (1981), *Parentela ed emigrazione : mutamenti e continuità in una comunità calabrese*, Turin, Einaudi.
- PUTNAM R. D. (avec LEONARDI R. et NANETTI R. Y.) (1993), *Making Democracy Work : Civic Traditions in Modern Italy*, Princeton, Princeton University Press.
- RUESCHEMEYER D. (2003), « Can one or a few cases yield theoretical gains ? », in MAHONEY J. et RUESCHEMEYER D. (dir.), *Comparative Historical Analysis in the Social Sciences*, New York, Cambridge University Press, p. 305-36.
- SCIARRONE R. (2006), « Mafia e potere : processi di legittimazione e costruzione del consenso », *Stato e Mercato*, n° 3, p. 369-402.
- TOSI S. et VITALE T. (2008), « Responsabilité directe. Hybridations croisées entre catholiques et laïcs dans les mouvements pour la paix en Italie », in Agrikolianky E., Fillieule O. et Sommier I. (dir.), *La Généalogie des mouvements altermondialistes en Europe*, Paris, Karthala.
- TOSI S. et VITALE T. (2013), « Gouverner la reconversion industrielle dans le Haut-Milanais. Interrogations sur les processus de représentation et de défense des intérêts territoriaux », *Métropoles*, n° 12.
- TOSI S. et VITALE T. (2016), « Modernizzazione, agire di comunità e azione collettiva : alle radici della political economy urbana », *Stato e Mercato*, n° 107, p. 241-272.
- TOSI S. et VITALE T. (dir.) (2011), *Piccolo Nord. Scelte pubbliche e interessi privati nell'Alto Milanese*, Milan, Bruno Mondadori.
- TRIGILIA C. (1986), « Small-firm development and political subcultures in Italy », *European Sociological Review*, n° 3, p. 161-175.

La langue de la comparaison

Christian Topalov

On sait bien que les mots en général, les mots de la ville en particulier – ceux dont il sera surtout question ici –, ne font pas que désigner les choses auxquelles ils réfèrent : ils les classent en catégories, ils leur associent des connotations, ils leur donnent parfois des valeurs.

Pour s'en convaincre, il suffit d'avoir la curiosité de retrouver ce qu'un mot de la ville aujourd'hui pouvait signifier hier : souvent bien autre chose. Ou de s'intéresser à ce qu'un mot de même forme ou de même origine peut signifier dans une autre langue. Ou, enfin, de faire cette expérience si commune : essayer de traduire. Très souvent, on constate que c'est, en toute rigueur, impossible – et, bien entendu, on le fait quand même. L'expérience de la langue nous met constamment devant une réalité insaisissable : l'instabilité des significations et leur fréquente incommensurabilité d'une langue à l'autre.

Ce sont ces étonnements qui furent à l'origine d'un projet de recherche international basé à Paris. Pendant une dizaine d'années, il a intéressé 160 auteurs et il a donné lieu en 2010 à la publication en français d'un gros ouvrage, *L'Aventure des mots de la ville* [Topalov et al., 2010]. C'est une sorte de dictionnaire, qui traite d'environ 260 mots de la ville dans sept langues européennes et leurs variantes américaines, et en arabe. Des mots utilisés dans la vie de tous les jours, qui réfèrent à des choses bien concrètes – une rue, une place, une maison – et dont les significations au cours de leur histoire sont décrites par des notices de quelques pages¹. Ce fut une entreprise comparative : les objets étaient, pourrait-on dire, les mêmes et il s'agissait d'observer comment diverses langues, dans leurs divers états, leur donnaient des noms.

1. Pour une discussion de méthode, voir Topalov [2010].

